

— 108 —

— Ma merc'h, achuomp hon discouriou,
 Ha demp-ni da scrivan lizeriou,
 Da gass d'ann dragon kenta, (na gollo ket he boan)
 D'eureuji Madelonie hac he dragon bihan.

ZON AR BOTO LEZR

Disul ar beure, pa zavis
 Na ti ma mestrès a oelis,

O palafron, fron fron,
 Na ti ma mestres a welis.

Ha me d' wiskin ma boto lezr,
 Hac o vont d'hi guelet gant èr.

'N toull ann nor, pa oan arriet,
 'Oa èt ma mestrès da gousket.

Me 'voutan ma fri 'n toull ann alc'houe,
 O welet ma mestrès 'n hi guele.

Ha me 'tòl ma boto 'n creiz ann ti,
 Oc'h ober eul lampic da vèt-hi.

'N dewarlerc'h ar beure, pa zavis,
 Tanfoueltr eur votès na welis.

— Leret-hu d'in, ma mestrès vad,
 C'heus ket gewlet ma boto coat ?

Unan dizeul, eun all divec ?
 Riwinet on, mar int collet.

Mar get disul da foar Langoat,
 Digasset d'in eur boto coat.

— 109 —

Ma fille, laissons-là nos discours,
 Et allons écrire des lettres, [peine),
 Que nous enverrons au premier dragon (il ne perdra point sa
 (Pour lui dire) de venir épouser Madelon et son petit dragon.

Chanté par Marguerite GRÈNÈS. — *Guénèzan*,
 septembre 1888.

LA CHANSON DES SOULIERS

Dimanche matin, quand je me levai,
 La maison de ma maîtresse j'aperçus.

O palafron, fron, fron,
 J'aperçus la maison de ma maîtresse.

Et moi de chausser mes souliers,
 Et d'aller la voir avec précipitation.

Au seuil de la porte quand je fus arrivé,
 Ma maîtresse était déjà couchée.

Je fourrai le nez dans le trou de la clé,
 Je vis ma maîtresse dans son lit,

Et moi de jeter mes chaussures au milieu de la maison,
 Et de faire un bond jusqu'auprès d'elle.

Le lendemain matin, quand je me levai,
 Du diable si je retrouvai une seule chaussure.

— Dites-moi, ma bonne maîtresse,
 N'avez-vous pas vu mes sabots ?

L'un sans semelle, l'autre sans pointe ?
 Je suis ruiné, s'ils sont perdus.

Si vous allez dimanche à la foire de Langoat,
 Rapportez-moi une paire de sabots.

— 110 —

Setu aze triouac'h diner ;
 Digasset daou liard d'ar gèr ;
 Daou liard all 'n eur boto coat,
 Daou liard da ober cher vad.

Françoise MAO.

AR PLAC'H DIVOTOU

Me 'm oa gwelet eur plac'h a vale, ann de-all,
 Tôlet ganthi he botou, da vonet da zansal.
 Me o cregi 'n he dorn da c'houlen diganthei :
 — Dont a rafac'h-hu Mari, d'ober eur *passépi* ?
 Hac hi o respont d'in, ebars en bezr gomjô.
 — Na 'n on ket 'wit dansal, n'am eus ket a votô !
 Me o lâret d'ezhi, pa oa dez ar marc'had,
 Dont ebars ann dachen da choas eur botô coat.
 Hac hi 'retorn ac'hanè war he gil 'bars en kèr :
 E-lec'h choas eur re goat a lèras eur re lezr.
 Ha me 'rancontr anezhi, p'oa choazet he botou :
 — Brema 'fad, emezhi, nin a zanso hon daou !
 Pa oa achu ann ebat hac achu ann affer,
 Ha me 'c'houlen diganthei da vont d'hi c'hass d'ar gèr.
 Hac hi o lâret d'in, ebars en bezr langaj :
 — Deut eta, emezhi, p'oc'h eus bolonte vad.
 Na pa oamb avanset eun tam war ann hent braz,
 Hac hi o lâret d'in : — Setu arri ma goaz !
 Ha me oa eur genaouec¹ hac a oa braz ma bec :
 E-lec'h choas eur plac'h iaouanc, am boa choaset eur wreg !
 Ha me 'retorn ac'hane, na gollis ket calon,
 Ha deut on betec aman, da gânan d'ec'h ma zôn !

¹ Genaouec, qui a grande bouche, qui a l'air ahuri, par extension, stupide, sot.

— 111 —

Voilà dix-huit deniers ;
 Rapportez deux liards à la maison ;

(Employez) deux autres liards dans l'emplette d'une paire de
 Deux liards à faire bonne chère. [sabots,

Françoise MAO. *Pleudaniel*. —

LA FILLE DÉCHAUSSÉE

J'avais vu une fille se promener, l'autre jour,
 Qui avait jeté ses chaussures (de côté) pour aller danser.
 Moi, de la prendre par la main pour lui demander :
 — Viendriez-vous, Marie, faire un *passé-pied* ?

Et elle de me répondre, en brèves paroles :
 — Je ne peux pas danser, je n'ai pas de chaussures !
 Moi de lui dire, comme c'était jour de marché,
 De venir sur la place¹ choisir des sabots.

Elle de s'en revenir de là, sur ses pas, jusqu'en ville ;
 Au lieu de choisir des chaussures de bois, elle en avait volé qui
 [étaient en cuir.

Je la rencontrai, après qu'elle eut choisi ses chaussures.
 — Maintenant par exemple, dit-elle, nous danserons tous deux !

Quand fut fini l'ébat et terminée la chose,
 Je lui demandai d'aller la conduire chez elle :
 Elle, de me dire, en bref langage :
 — Venez donc, dit-elle, puisque vous avez bon vouloir.

Comme nous avançons quelque peu sur la grand'route,
 Elle, de me dire : — « Voici venir mon homme !
 Je demeurai bouche bée et j'avais le bec grand (ouvert) :
 Au lieu de choisir une jeune fille, j'avais choisi une femme !

Et moi, de m'en retourner de là, — je ne perdis point courage,
 Et je suis venu jusqu'ici vous chanter ma chanson.

¹ Le marché ou la foire se tiennent souvent dans les villes de Bretagne, extra muros, sur quelque plaine vaste, comme par exemple le foar-lec'h, à Lannion. C'est ce qui explique que, dans cette chanson, la fille rentre en ville, au sortir du *lieu du marché*.